

Les ondes gravitationnelles

Vous avez peut-être vu de grandes affiches jaunes annonçant une conférence sur les ondes gravitationnelles le 23 mars dernier. Intéressé par le sujet, je suis donc allé à cette fameuse conférence. En voici le compte rendu, rédigé exclusivement pour The Fool on the Hill !

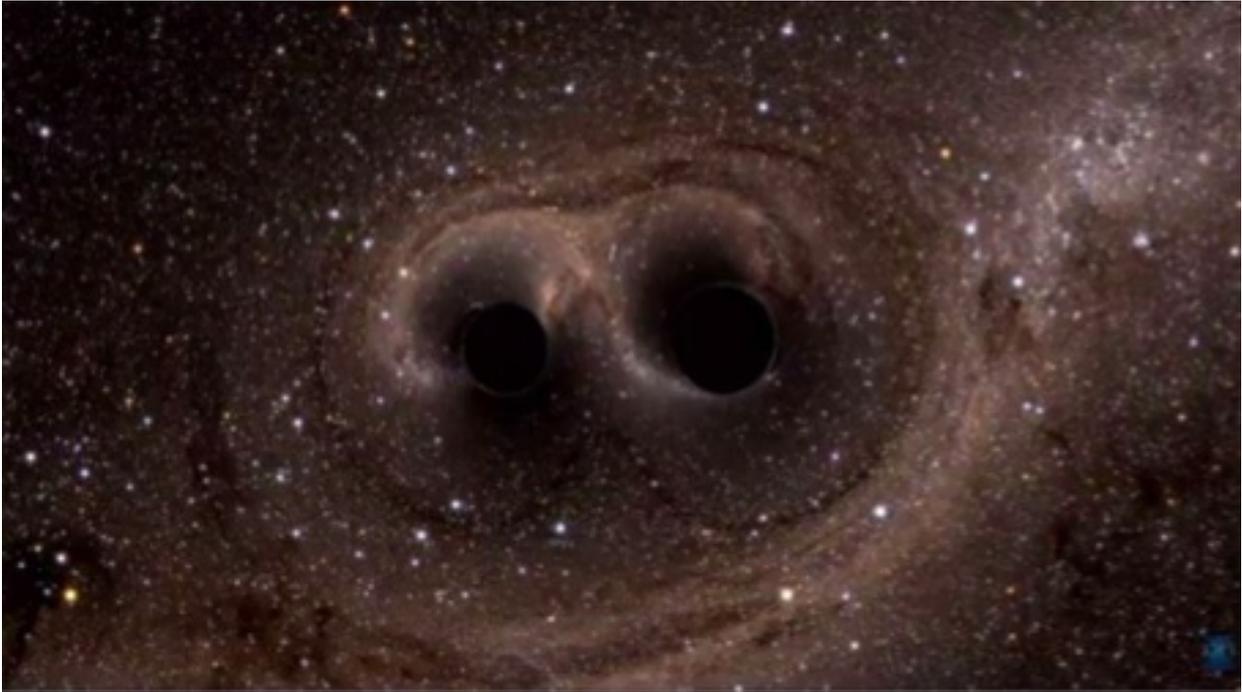
Pierre-François Cohadon a commencé sa conférence devant une salle remplie principalement d'élèves en première année de prépa scientifique MPSI ou PCSI et de quelques professeurs de mathématiques et de physique. Peut-être êtes vous au courant, le 11 février 2016, la détection d'ondes gravitationnelles générées par la fusion de deux trous noirs a été annoncée officiellement à la presse. Il s'agissait d'un grand jour pour l'histoire de l'humanité : en effet, si Einstein parlait pour la première fois de ces fameuses ondes dans un article de 1916, soit il y a exactement un siècle, leur existence a été remise plusieurs fois en question par Einstein lui-même ainsi que par d'autres scientifiques jusqu'en 1957, et vient tout juste d'être prouvée expérimentalement.

Mais que sont les ondes gravitationnelles ? Il s'agit des ondes émises par une oscillation de l'espace-temps, c'est-à-dire de l'univers dans lequel nous vivons, qui peut être représenté par un quadrillage courbe représentant les trois dimensions de l'espace ainsi que le temps (la quatrième dimension). Ainsi, chaque mouvement que nous faisons provoque une oscillation de cet espace-temps : par exemple, « lorsque je bouge mon bras, j'émetts une onde gravitationnelle de 10^{-36} » nous dit Pierre-François Cohadon. Mais qu'est-ce que signifie ce 10^{-36} ? Il s'agit de « h », grandeur exprimée sans unité qui mesure la proportion de la modification de la courbure de l'espace-temps de manière générale ou, lors de l'impact sur un corps, l'action que l'onde a sur la déforma-

tion de ce corps. Néanmoins, ce genre d'onde n'est pas détectable actuellement. Pour qu'elle le soit, il faudrait que h soit supérieur à 10^{-21} , ce qui serait le résultat de la rotation du plus gros porte-avion du monde à une vitesse de 19 tours par seconde, nous explique-t-il en nous montrant une photo de l'USS Enterprise. Ainsi, le seul moyen de détecter ces fameuses ondes est d'observer la rotation ou les chocs d'objets hyper-massiques.

Le conférencier nous parle ensuite des premiers signes d'une possible présence de ces fameuses ondes, notamment grâce à l'étude des pulsars, qui émettent un signal lumineux périodique très régulier : leur décalage n'est que d'une seconde tous les 50 000 ans. Les émissions de certains pulsars ont été décalées de 25 secondes en 35 ans, ce qui représente donc un décalage énorme, qui suppose l'existence d'ondes jamais observées jusqu'ici : les ondes gravitationnelles.

L'intervenant nous explique ensuite comment ce décalage est repéré : le détecteur est constitué de deux immenses tunnels de 3 km de long avec des miroirs permettant la réflexion de la lumière laser : ainsi, avec une puissance laser initiale de 200 W, la puissance du signal laser atteint 750 kW. Au bout de la chaîne, après le passage du signal dans les deux couloirs, un photo-détecteur analyse les modifications du signal laser initial. Néanmoins, afin de ne pas perturber le signal, il faut non seulement isoler le dispositif et pallier aux pertes optiques que les miroirs provoquent, mais aussi résoudre les



problèmes liés à différents aléas imprévisibles, comme le chantier d'une centrale électrique située à proximité. Le défi est également informatique, la taille des données à analyser étant considérable.

Enfin, le 14 septembre 2015, vers quatre heures du matin, le signal des ondes gravitationnelles est détecté lors de tests : il s'agit d'un signal d'une durée de 0,2 secondes et parfaitement conforme (voire trop !) au signal théorique. C'était donc, comme souvent, un véritable « coup de chance » insiste Pierre-François Cohadon.

Il s'agissait du signal émis par les ondes gravitationnelles lors de la fusion de deux trous noirs, respectivement de 29 et 36 masses solaires, donnant un trou noir géant de 62 masses solaires. Les trois masses solaires de perte ont été transformées en énergie selon la loi de la relativité générale ($E=mc^2$). Cela représente donc 5,4.10⁴¹ joules, soit l'énergie émise par toute les étoiles de la voie lactée durant 500 ans.

Il s'agissait également de la première véritable détection d'un trou noir, preuve expérimentale de leur existence jusqu'ici uniquement supposée après l'observation d'irrégularités dans le mouvement des étoiles. De plus la masse de ces deux trous noirs est assez étonnante : la plupart des trous noirs ont soit une masse proche de celle du Soleil, soit, comme celui situé au cœur de notre galaxie, la masse de millions de Soleils. Il est donc assez étonnant de trouver des trous noirs de masse intermédiaire, ce qui invite à faire d'autres recherches sur la formation de ces derniers.

La détection des ondes gravitationnelles ouvre donc un large champ de nouvelles recherches, dont je n'ai évoqué ici qu'une infime partie !

Constantin Vaillant-Tenzer

Quelques sites et émissions à découvrir entre deux exercices

Decoded et Naya

Decoded (en anglais, avec sous-titres anglais disponibles) est une émission Youtube qui aborde le racisme institutionnel et la discrimination de manière générale dans nos sociétés, étudiée le plus souvent dans le contexte américain mais pouvant très bien s'appliquer ailleurs. Elle permet aussi de prendre conscience de ses éventuels privilèges et du fait que le racisme institutionnel existe bel et bien, sans qu'on puisse en attribuer la responsabilité, comme pour le racisme indivi-

duel, à une personne donnée, ouvertement raciste.



En France, la chaîne Youtube de Naya propose elle aussi des vidéos sur les mêmes thèmes, abordant notamment l'intersectionnalité (soit l'intersection entre différents types de discrimination) et l'afro-féminisme.

Deux minutes pour...

Avec chaque nouvelle vidéo, la chaîne Youtube d'El Jj fait découvrir une question mathématique spécifique à ses abonnés, de l'ensemble de Mandelbrot à l'hypothèse de Riemann, en passant par l'escargot de Gardner (allez donc jeter un œil si vous voulez comprendre !). Nul besoin d'avoir fait spé maths, tout est toujours expliqué de manière à ce que chacun puisse saisir les concepts évoqués. A voir pour tous ceux que les mathématiques intéressent !



Humans Of New-York

Humans of New-York est un blog créé en 2010 (et décliné depuis en page Facebook) par le photographe américain Brandon Stanton : l'objectif était à l'origine de rassembler les photos de 10 000 New-Yorkais, mais le projet a vite été dépassé par son succès lorsque Stanton a commencé à publier, avec chaque photo, un court texte rendant compte de ce que ses sujets lui racontaient. Tantôt grave ou léger, qu'il s'agisse d'une anecdote ou d'un bilan de

leurs dernières années, chaque récit capture une part de leur vie et vous plonge l'espace d'un instant dans les existences très diverses des habitants de New-York et d'ailleurs : le succès du blog a permis à Brandon Stanton d'effectuer plusieurs voyages en partenariat avec les Nations Unies. Il a notamment publié une série de portraits édifiants des réfugiés affluant vers l'Europe.



Ceci n'est pas Brandon Stanton

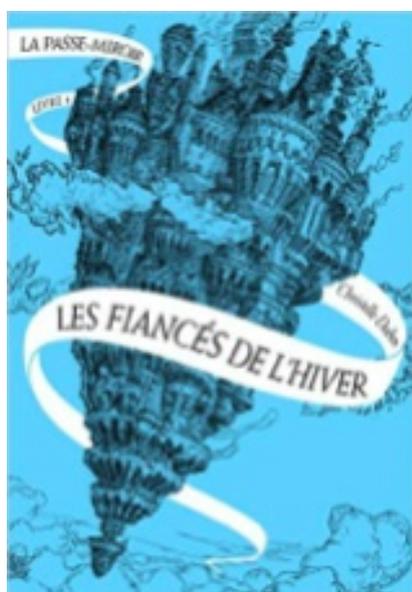
Flora Gaudillière

Revue lecture

Vous en avez marre de vos bouquins de philosophie ? Stendhal, Balzac et Zola vous connaissez déjà bien ? Une petite pause ne ferait pas de mal ? Je vous propose alors La Princesse de Clèves ... c'est une blague !

Je vous présente ici un petit guide, non pas de lieux touristiques magnifiques, mais de livres à la fois intéressants et décontractants. Ces livres se lisent en peu de temps, ne sont pas prise de tête et vous emmènent dans des univers attachants. Attention à l'addiction !

Alors un premier, ou plutôt 2, ou 4 ...



Il s'agit d'une série intitulée *La passe miroir* de Christelle Dabos.

Pourquoi ? L'univers est incroyable. Fantastique. Et surtout il ne présente pas une histoire déjà vue et revue (pas de triangle amoureux !). Ophélie, Bérénilde, Thorn et Roseline pour ne citer qu'eux sont des personnages que l'on voudrait suivre pour très longtemps.

Un résumé ? Je ne sais pas. Allez, disons pour faire vite : le monde est déchiré en plu-

sieurs arches. Sur chacune d'elle vit un esprit de famille et ses descendants dotés de pouvoirs particuliers. Ophélie, l'animiste est promise à Thorn, un dragon pour unir Anima et la Citacielles. Mais quels sont les véritables enjeux ? La cour de Farouk, l'esprit de famille, est elle prête à accueillir cette jeune femme ?

Il existe déjà deux tomes et deux autres sont à paraître. Et ici encore, le deuxième tome ne déçoit pas, il est tout aussi spectaculaire que le premier.

Ensuite, un autre livre récent : *Max* de Sarah Cohen-Scali

Ce livre est émouvant, bluffant, juste et marquant. Max est le prototype parfait du programme Lebensborn mené par Himmler, le bras droit d'Hitler. " Je haïrais au lieu d'aimer ". Né pour le Führer, cet enfant au destin incroyable est impossible à lâcher. Un livre dont on ressort transformé.

Charlotte Jouffre



Partie de cartes

Voici les deux derniers épisodes de la nouvelle Partie de Cartes.

Épisode 3 : Le Serveur

Six heures du soir, c'est l'heure où le monde arrive. Le serveur remue des chaises, essuie des tables. Deux hommes sont assis à une table du fond. L'un d'eux lui fait signe. Le serveur s'approche, prend la commande.

— Comme ça vous inspire, dit le type, servez-moi ce que vous avez...

Le client se penche vers son ami, lui déclare, sans parvenir à être discret :

— J'ai décidé d'être coulant.

Le serveur doit avoir beaucoup d'humour. Il détaille son client, l'air de rien, tout en retournant au comptoir. L'homme coulant est accoudé à la table, il a les yeux précis, la respiration appliquée. Les sourcils très noirs, une bouche de femme, les pommettes oubliées, affleurent dans son visage comme une mosaïque de différentes photographies. L'allure disparate, il éparpille ses gestes, violemment, nerveusement, et, comme pour préserver les apparences, pose un regard fiévreux qui vous promet que tout est compté, que tout est assuré.

L'hiver tombe. Dans les rues, la nuit est déjà là, lâche, pleure ses gouttes d'ombre dans les dernières taches de jour. Il faut allumer. Dans la lumière électrique qui ne se dilue pas, les deux hommes ont l'air sonnés. Les yeux vides, celui qui n'a rien commandé promène ses mains sur la table comme sur une épaule. Ils se taisent. Dans l'angle du coude contre le dossier de la chaise, les visages à-demis échappés vers l'extérieur, la porte vitrée de l'autre côté de la grande lampe, en contre-jour ou plutôt en contre-nuit, le serveur croit saisir une déception, légère mais agaçante comme une fumée de cigarette. Ils devaient espérer voir quelqu'un qu'ils n'ont pas vu, se dit-il.

— Douglas, s'écrie — trop fort — le premier, qu'est-ce que tu fais comme tête !

À y regarder plus attentivement, le serveur les reconnaît. Celui qui boit trop, c'est Léon, avec Douglas qui s'ennuie à côté. Ils les a déjà vus, ce sont de ces gens qu'on a toujours déjà rencontrés quelque part, ils s'ennuient tellement qu'on ne peut que les remarquer. Dans son café, jamais, mais ils allaient aux terrasses de la rue adjacente, passant devant lui le matin et le soir. L'après-midi, ils disparaissaient. Le serveur sait par cœur le va-et-vient des passants, il aime cette absurde connaissance à distance que lui procure sa place. C'est pourquoi il passe tous les jours devant un café un peu plus bas, où se tient une femme immobile comme un Tanagra urbain. Il était allé à une exposition, un jour, il se tenait pour averti : les gens l'amusaient, il les plaçait dans la salle à la manière d'un jeu de statuettes avec les tables pour socles. Tout en tournant autour d'eux, en les regardant boire, fumer, parler, parfois vivre, il se rappelait avec plaisir que tout cela ne le concernait en rien. Il avait vingt-quatre ans derrière lui et quarante années de service devant. Il était grand, très mince, très brun, avec un nez et des phrases. On ne connaissait pas son prénom, personne ne s'en serait soucié et d'ailleurs ça ne regardait pas les clients. Il ne

fallait pas lui demander s'il était heureux : c'était déplacé. Il servait.

Il apporta à Léon un lait-grenadine pour voir s'il réagissait. Léon ne prêta pas attention à son verre et but, plissant le front comme au contact d'un alcool fort.

Deux hommes entrèrent, puis une femme.

On passe la journée à vouloir la finir, le jour tombe, rien n'est resté. Le serveur resta vide lorsqu'ils remplirent sa salle. Sur la femme qui entra il posa sans le vouloir des yeux d'habitude, la regarder comme une cliente, le lui faire sentir. Elle ne prêta attention à rien, l'allure qu'elle avait, de ne pas le reconnaître, se diriger droit au fond, vers la table des pauvres types. Tout noter, il se l'imposa, comme une commande qu'on ne passerait jamais : les mouvements du manteau qui imitaient ses gestes, ses gestes eux-mêmes et leur négligence, les regards qu'elle jetait partout à en tapisser les murs, il faudrait encore nettoyer. Elle s'appelait Paula. Le serveur savait tout sur elle. Il habitait en face. Le nombre de pas qu'elle avait faits pour venir jusqu'ici, il le savait ; il savait qu'elle allait jouer, prendre, et aussi qu'elle allait perdre.

On n'y coupa pas.

— Douglas, nous sommes cinq ! disait-elle à l'autre ahuri.

— Cinq, si tu veux, et alors ?

Douglas, lui, savait la rembarrer. Elle le regarda, parut désagréablement surprise et tourna la tête de côté, tombant sur moi. J'eus un sourire d'excuse. Voyant pour la première fois son regard en face, il me sembla qu'elle ne bougeait les yeux que par inadvertance.

— Alors, jouons.

— Paula, tu deviens franchement inévitable.

Dix-huit heures dix-sept, il était temps qu'elle se fâche.

— Tais-toi, contempteur.

C'était élégamment dit. Avec la même élégance, elle distribua les cartes, prit les siennes et les lut comme un livre. Je passai derrière elle pour voir sa main : elle avait un mauvais jeu, mais elle était de celles qui prennent toujours lorsqu'elles ont la dame de pique. Ce n'était pas de l'audace, ni même du bluff : l'issue de la partie, à ses yeux, n'existait pas. On admettait mal Paula, parce qu'elle avait de la peine à admettre les choses. C'était une femme dépourvue d'évidences.

Comme il fallait s'y attendre, elle annonça une prise. Elle seule pouvait gagner ; elle laissait aux autres le loisir de ne pas perdre. Elle appela à grands cris un roi de cœur et Léon ricana : sa coupe sèche tranchait dans le vif.

Une légère couleur, soudain, dans le blanc des yeux de Paula : c'était le reflet de la porte vitrée qui s'ouvrait, et puis, plus profondément, un changement d'expression. Je vis la lumière tourner dans son regard avant d'entendre les autres entrer.

Une homme et une femme s'assirent près de la fenêtre. La bouche, les mains, les cartes de Paula pâlirent sensiblement.

Le serveur ne put mettre un nom sur les arrivants. Il les connaissait, bien sûr, ils avaient dû venir au café deux, trois, cent fois. Dans les conversations qu'il avait pu surprendre, il ne les avait jamais entendus s'appeler, comme s'ils ne se parlaient pas directement, deux inconnus l'un à l'autre, restés ensemble pour le plaisir du hasard. Deux associés peut-être, deux excuses pour parler seul à voix haute sans avoir l'air d'un fou, elle tourna à demi son visage vers les vitres, sur son poing replié, où elle voyait le reflet de ses lèvres dire le reflet de ses mots.

L'homme se dirigea vers la table de tarot autour de laquelle on commençait à s'attrouper. Du premier coup d'œil, le serveur reconnut en lui un parfait spectateur, et ne put se retenir de mépri-

ser quelqu'un qui n'avait pas su, comme lui, se trouver de fonction. C'était sa revanche.

Cependant Paula gardait toujours les yeux à la dérive. Tremblait-elle ? Sans doute pas, elle devait avoir déjà oublié sa frayeur. Mais l'air qu'elle prenait pour répondre au spectateur qui l'abordait maintenant ! Elle était terrifiante.

La partie n'avait aucun intérêt. On jouait bas, on coupait sans surprise. On feignait d'attendre le roi de cœur, mais ça n'avait, au fond, aucune importance. Des cinq joueurs, tous jouaient pour un seul : Paula. L'anxiété s'installait pourtant, les regards qui s'échangent, les clins d'œil, entendus, adressés à qui, on ne le savait pas, tout le monde s'accordait à tout, attente toujours, il fallait bien se décider... décider quoi ? Personne ne voulait le savoir... on oubliait, au fond, qu'on n'était que peu concerné, l'engouement subit prenait des airs de suspense. C'était à cause de Paula, tout était toujours à cause de Paula. Elle avait déjà oublié pourquoi bien sûr, mais pourtant... il devait bien y avoir quelque chose qu'elle pensait, qu'elle sentait, non, rien, circulez. Elle essayait des postures, des mines, des émotions, les rejetait comme des vêtements trop petits. Sa propre indécision, sans qu'ils s'en aperçussent, menaçait tout. Aussi se sentait-on en danger autour d'elle. De loin en loin, elle laissait traîner son regard vers les vitres. Elle ne regardait presque pas la fille assise là. Elle n'en avait pas besoin pour la connaître.

Le serveur s'imagina un drame. Il avait une héroïne toute trouvée. Il y renonça, peur du ridicule. Il savait que Paula avait vingt-trois ans et demi, qu'elle jouait du piano, qu'elle n'aimait personne. Il ne savait rien.

Lorsque la fille à la vitre rouvrit son poing, lâcha une cigarette sur la table et s'en alla, Paula sembla se calmer. En réalité, elle se refroidit.

— Ça devient excitant, dit-il en essuyant la table entre les cartes, pour dire le contraire de ce qui se passait.

On perdit le roi de cœur. Douglas l'avait jeté par terre, le serveur l'avait vu.

— Fausse donne ! crie Paula.

Il est probablement le seul à comprendre le ton qu'elle prend alors. Tandis que tous partent, le spectateur reste.

Il était importun. On ne lui avait rien demandé ; le serveur voulait jouer un autre rôle, et ne pouvait en changer que lorsque la salle serait vide. Ici, il n'avait pas de vie, il avait une fonction. Il servait. Il fallait bien quelqu'un pour abreuver les gens de son âge, les joueurs de tarot. Ils venaient ici pour aérer un peu les courants d'air de leur existence. Ils payaient. Ça s'arrêtait là.

Le spectateur attardé ne sentait pas son incongruité, et persistait. Il était seul face à la table abandonnée, il voyait par terre, renversée, la carte que lui avait laissée Douglas. Il se baissa. Dehors, on cria. Le spectateur reconnut la voix de la fille à la vitre, le serveur reconnut la voix de Paula. Il y avait un peu des deux. Le spectateur retourna brutalement la carte et pâlit ainsi que l'avait fait Paula, en découvrant le roi de cœur, magnifique comme une occasion manquée.

Le serveur lâcha les verres qu'il portait, se jeta dehors pour voir ce qui se passait. Il allait savoir.

Épisode 4 : La Joueuse

Ce que l'on voit surtout, ce sont mes mains, mes moues et mes mouvements. Mon visage, je l'ai perdu derrière mes cartes. Je joue.

Taisez-vous, taisez-vous tous, je joue, ça suffit, pourquoi chercher plus loin... ils me regardent tous, mais moi, Paula, je n'ai rien à leur dire. Il ne faut pas que je perde la tête, je ne la retrouverais pas.

— Coupe à cœur.

Je perdrai donc. Je ne dis rien. Je laisse aux autres le soin de s'en apercevoir. Qu'est-ce que c'est après tout, une partie de cartes... Léon s'applique, il n'y a pas à dire, il faut qu'il joue, qu'il respire dans les règles. Il examine les cartes, les mots, les situations. Dans ses mains et sa bouche, tout a une raison d'être et une conséquence. Lui-même ne s'aperçoit pas qu'il en est dépourvu, ce serait trop drôle.

J'ai trouvé Vincent et Rodrigue marchant dans la rue, l'air de chercher quelqu'un qui les aborderait. Je les ai pris l'un et l'autre et amenés jouer. Il fallait bien du monde, histoire de déranger Douglas de sa conversation avec Léon... conversation... comme s'il en avait quelque chose à faire... Léon a l'air méthodique, mais il est tellement saoul qu'il ne comprend pas que le serveur lui a apporté un lait-grenadine, et qu'il y goûte comme un enfant en frémissant des lèvres au contact de l'alcool qu'il croit y trouver. Il n'est pas dix-huit heures trente, mais Léon est un homme d'habitudes : il se couche tôt.

Comme si j'en avais quelque chose à faire, tiens. Trèfle. Cavalier, valet, coupe, dame, surcoupe — roi sec. Je prends le pli. Je connais toutes les parties que j'ai jouées et je sais tout ce que Douglas a tenté et tout ce qu'il a eu. Ça en deviendrait ennuyeux si lui ne s'ennuyait pas. Les mouvements de ses mains, le renversement de ses lèvres lorsqu'il rencontre des frontières d'ombres et de lumières entre les tables et les visages, tout ce qu'il pouvait montrer d'impatient, de convenu, d'inconvenu, de triste peut-être, gonflent comme une mer alors que la partie avance.

On me regarde. Je l'oublie. J'oublie les expressions, les voix, les attitudes. Je perds les habitudes, les évidences, la mémoire. J'agis. Il faut poser sa carte au bon moment pour qu'on ne la remarque pas. Les yeux passent dessus, on pose sans réfléchir et on s'aperçoit trop tard que je suis là, je joue.

On s'intéresse à nous. On se retourne, on assiste. Le type qui est entré avec la fille à la vitre s'approche et se confond dans les spectateurs. Je me suis aperçue trop tard qu'il me parlait, dans mon dos, la bouche ouverte tournée vers moi, près du visage. Je l'ai regardé. Il a eu peur. J'ai peur.

Dans quelques instants après tout... ce sera fini... je bats les cartes comme si elles se brisaient, d'ailleurs tout est brisé, en loques. On perd des cartes. D'un moment à l'autre on dira : fausse donne.

La fille à la vitre tient son reflet à hauteur d'yeux comme moi mes cartes. Elle s'obstine, elle veut rester. Elle partira et m'attendra. Je suis venue pour ça. Je ne connais pas la jalousie, je n'aime que le spectaculaire et le reste m'ennuie... ses mains, là, fermées comme je voudrais voir toutes les bouches tout autour, sont fixées sur le monde comme des paupières. Arrêtez, je vous en supplie, ça ne compte pas, rien ne compte, je joue, regardez mes cartes, mes mains, mon vi-

sage. Mes yeux ne sont pas pour vous, je n'ai pas de regard, je l'ai perdu, la tête bientôt, je vous l'avais dit. Cinq verres vides qui rosissent avec la grande lampe, la nuit, un verre que Léon descend comme je vais descendre la fille à la vitre. Décor, lumières, je n'avais pourtant rien demandé. Tout va trop vite. C'est trop fort, je suis ivre. Il faut continuer jusqu'à ce qu'on perde le fil du jeu. Je sais bien que Douglas a le roi de cœur, c'est moi qui ai distribué, tout ce que vous voulez mais ne me prenez pas pour une sotte. J'attends qu'il l'égare.

Quand il aura disparu, je pourrai m'en aller. Ouverture à pique, roi, sept, atout. Atout, atout, atout. On dirait qu'il y a beaucoup plus d'atouts que de cartes. Ou bien j'ai perdu le compte... c'est flou, fou, je n'en sais rien, je ne sais rien.

— Je n'ai, dit le spectateur dans mon dos, jamais bien su ni ce que j'aurais pu être, ni ce que j'aurais voulu être. Je me suis contenté de deviner ce que j'étais : une vie comme il y en a tant d'autres, c'est-à-dire une présence encombrante que l'on doit faire semblant de porter.

J'ai pris pour perdre à fond. Je jette les cartes et je ris quand on ramasse les plis, je bouge les yeux très vite, comme ça, en coin, je sème tout le monde dans les courses poursuivies. Il ne faut pas me chercher des ennuis, ça non.

Les yeux de Douglas quand il compte ses cartes dans la vitre d'en face... Il veut voir lui-même à quoi il ressemble, dans le verre brouillé, quand on n'a pas fait la mise au point. C'est simple, c'est une tache grise. Il déteste ça. Ses yeux qui basculent dans les reflets pâles, je les vois, je les mesure au millimètre, comme si je pressais l'iris entre mes doigts, comme si je le maintenais dans son visage, que je retenais en place les morceaux de Douglas. Il veut s'effondrer seul. Je ne vais pas insister. Devant la splendeur de son indifférence j'essayai de sourire pour qu'il ne remarque rien. La transparence de ses mains dans l'éclairage du café, c'était beau à en pleurer.

J'aurais aimé être le rêve de quelqu'un.

Le spectateur, que rien ici ne regarde ni ne retient, m'attrape, me remue. Il ferme les mains sur mes mains et gémit :

— Mais tu n'as rien à dire ?

Il me terrifie cet homme-là. Il a une voix de conscience, c'est trop déplacé.

— Moi je m'en fous, je joue aux cartes.

Je perds ma dame de pique. Douglas perd son roi de cœur, peu importe, fausse donne, la partie est finie, j'ai fini. Je sors.

Vincent, Rodrigue, Léon, les spectateurs s'éloignent à la dérive dans la rue, Douglas avec eux.

C'est le moment. Drôle comme parfois tant de choses à dire se résument en une seule phrase. Tout ça, pour aboutir simplement à deux mots jetés. Il avait fallu cinq personnes, un public et un roi de cœur pour obtenir qu'une fille sans nom s'arrêtât dans la rue, disparue qu'elle était depuis des lustres, partie du café sans crier gare et dont tout le monde, à un moment donné, levant les yeux des cartes, n'avait pu s'empêcher de remarquer l'absence. C'était la fille à la vitre, celle qui attendait, parlait dans le vide, si intimement liée aux reflets qu'elle n'était plus, pour personne ici, une vie indépendamment des autres, mais le reflet lui-même, la forme vague qu'y prenait le regard et qu'on jouait à fabriquer à mi-chemin de l'intérieur du café et de l'extérieur de la rue, une forme qui n'était pas entièrement électrique ni entièrement nocturne, pas entièrement vivante,

même pas entièrement jolie. Douglas lui avait cherché un nom. Je doutais fort qu'il ait trouvé.

Il ne m'avait parlé d'elle qu'une seule fois, à propos des gens indéfinissables. Je n'avais encore jamais saisi chez lui cette étrange manière de parler, de dire les mots non pas les uns à la suite des autres, mais les uns sur les autres comme toutes les couches d'un portrait. Ça m'avait été suffisant pour comprendre que, sans jamais avoir parlé à cette fille, Douglas croyait être fou amoureux.

Elle s'était donc arrêtée. À côté d'elle on passait, on marchait, on vivait ; elle se contentait d'attendre. Elle avait les yeux noirs et deux cils qui se rejoignaient au fond de l'œil gauche. Lorsque je sortis dans la rue elle ne me vit pas. Je faillis lui dire que le spectateur qu'elle attendait resterait dans ce café jusqu'à ce qu'elle soit partie, ou jusqu'à ce que la partie recommence.

Je lui jetai mes deux mots :

— Il attend.

Je montrais le café, elle suivit mon regard, puis ses yeux remontèrent jusqu'à moi, elle eut peur en me voyant. Elle devait bien savoir à quoi ressemblait le visage de quelqu'un qui aimait Douglas.

Elle se devait se demander qui attendait. Le spectateur, ou le joueur...? Dans le doute, elle s'avança d'un pas vers moi.

Son indécision me fit rire. Elle plissa les yeux, les deux cils se confondirent un peu plus dans l'avalanche de l'œil. Je la vis comme Douglas devait la voir, debout, comme derrière une vitre, un poisson rouge aux yeux noirs. Comme Douglas, je cherchai ses yeux, un signe de tête, de main, de reconnaissance. Tandis qu'aux mouvements de ses lèvres je vis qu'elle me parlait, je refaisais tendrement les mille passages de Douglas devant la devanture de son café, voulant trouver l'expression, le regard qu'il avait eu en la voyant, imaginant ses efforts pour trouver qui elle était. C'était donc à ça, cette drôle de chose qui posait des questions, perdue dans la rue, que ressemblait un rêve qui allait mourir.

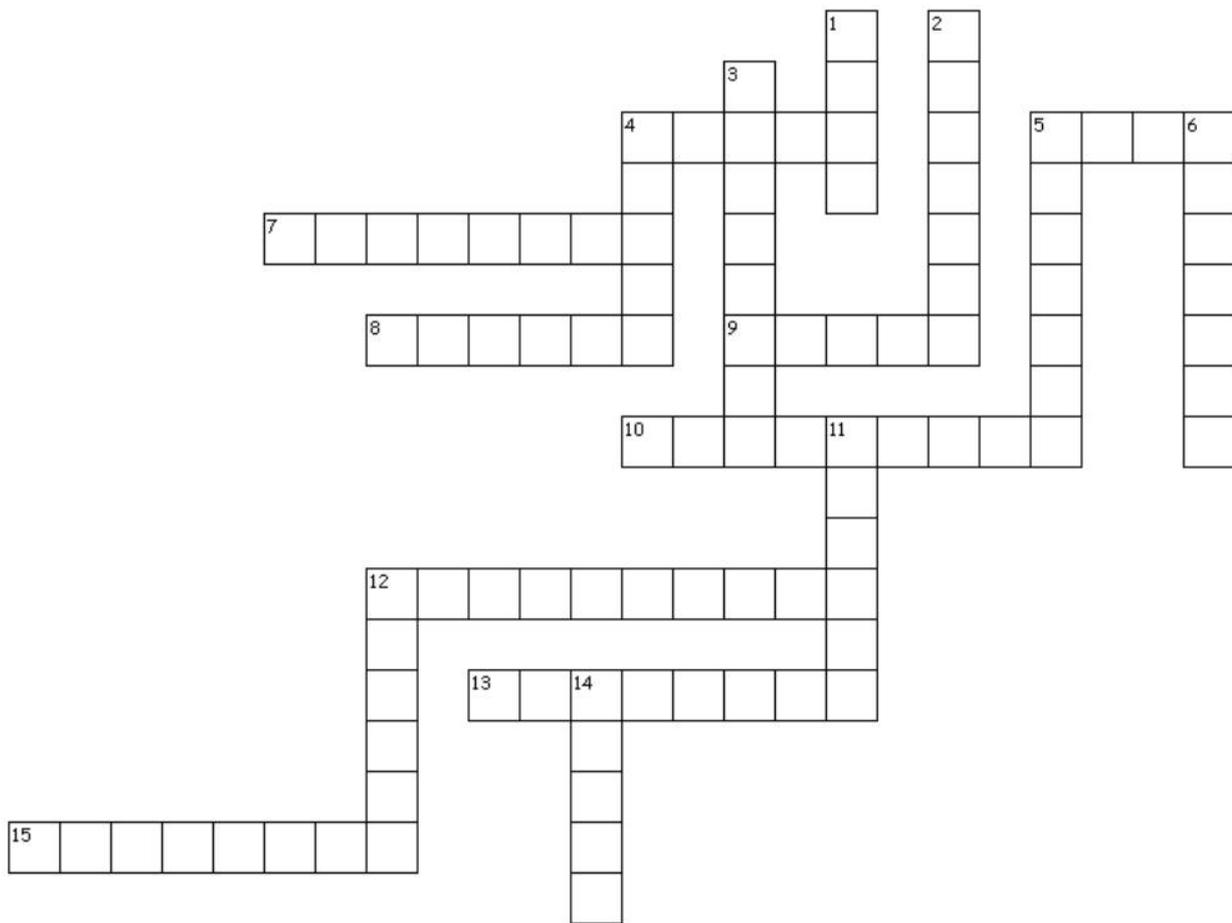
J'ouvris mon sac à main, pris mon revolver. Elle cria très fort et je tirai six fois sur elle tandis qu'on courait vers nous.

C'est curieux comme on hésite avant de tomber, on dirait qu'on ne veut pas se salir. L'instant d'après elle fut à terre, allongée sur le dos. Il n'y avait pas tant de sang, il se perdait dans les vêtements noirs. Ses cils semblaient seuls vivants, comme une roue de vélo qui tourne encore un fois la bécane renversée : collés deux à deux, ils s'étiraient pour se séparer. Les paupières s'écarquillaient.

Douglas reste à dix mètres, sans bouger, le visage face à moi, je lui souriais avec douceur. Il portait ce jour-là une veste beige.

Depuis le temps, je crois bien que je ne sais plus jouer au tarot.

Connaissez-vous bien les anciens ?

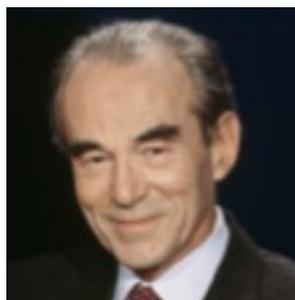


Horizontal :

4.



7.



5.



8.



9.



10.



12.



13.



15.



Vertical :

1.



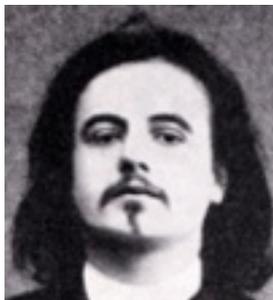
2.



3.



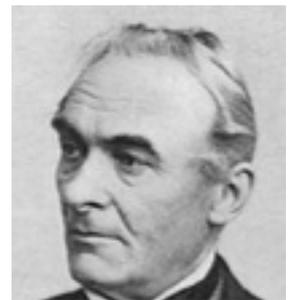
4.



5.



6.



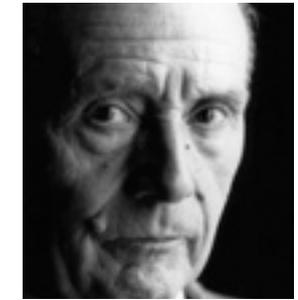
11.



12.



14.



Participants :

Rédactrice en chef et directrice de publication : Nina Toledano

Rédactrice en chef adjointe : Flora Gaudillière

Rédacteurs : Marine Bénichou, Martine Blaire, Léa Clément, Solange Coadou, Anne-Constance Cojan, Edouard de Montvalon, Nadja Delattre, Charlotte Jouffre, Bastien Nora Roger-Vasselin, Marine Quenedey, Marie-Laure Rebora, Louise Routier, Lucile Truffly, Constantin Vaillant –Tenzer, Esma Vergeron

Première de couverture : Margo Beffa

Mise en page (avec nos excuses) : Akim Viennet, Thomas Bianco et Solène Cazenave

Nous tenons à remercier M. Corre, M. Bonetto-Boisard, Mme Giovachini, Mme Besnard, Mme Prieur, les documentalistes, la reprographie ainsi que le CVL

Contact: tfoth.h4@gmail.com
Facebook: page The Fool On The Hill

